

T-2263-78

T-2263-78

**Insurance Corporation of British Columbia
(Appellant)**

v.

Registrar of Trade Marks (Respondent)

Trial Division, Cattanach J.—Ottawa, September 18 and October 11, 1979.

Trade marks — Official mark of Crown corporation — Respondent refused to give public notice to adoption and use of official mark, the word "Autoplan" in stylized print — Refusal based on grounds that (1) design not official for services in association with which it had been used, (2) respondent had a discretion to allow or refuse to give public notice in public interest, and (3) mark adopted was either name of services, or clearly descriptive or deceptively misdescriptive — Appellant appeals that decision — Trade Marks Act, R.S.C. 1970, c. T-10, ss. 2, 9(1), 12(1)(b).

Appellant, a British Columbia Crown corporation, appeals the refusal of the Registrar of Trade Marks to give public notice of the adoption and use of its symbol, the word "Autoplan" in a typography not identifiable by name but nevertheless readily legible. Appellant's revised application, made pursuant to section 9(1)(n)(iii) of the *Trade Marks Act*, stated that the Autoplan design mark was adopted and used by appellant as an official mark for insurance, reinsurance, repair, salvage, medical and hospital services. The Registrar refused appellant's request because (1) the design as adopted and used was not an official mark for services in association with which it has been used, (2) the Registrar had a discretion to allow or refuse to give public notice of an official mark in the public interest, and (3) the mark and design adopted by appellant and used in association with its services is either the name of the services or clearly descriptive or deceptively misdescriptive of the character of those services.

Held, the appeal is allowed. The mark "Autoplan" in stylized print, is an official mark. The mark was derived from and sanctioned by a board of directors consisting of the Minister and other members appointed by the Lieutenant Governor in Council and falls within the dictionary meaning of the word "official". It does not follow that the mark may not be official because the dignified attributes of officiality are lacking. The Registrar's conclusion that the mark is "to regulate wares or services" is a *non sequitur* for it is an attempt to bestow the attributes of a certification mark upon an official mark. The Registrar wrongly refused to give public notice of the adoption and use of the official mark when requested to do so by the appellant on the ground that he had a discretion not to do so when he deemed it not to be in the public interest. The requests contemplated in section 9(1)(e) and (n), despite polite usage of the word "request", are mandatory in nature. The purpose of the Registrar's giving public notice of the adoption and use of an official mark is to alert the public to that adoption as an official mark by the public authority to prevent infringement of

**Insurance Corporation of British Columbia
(Appelante)**

a c.

Le registraire des marques de commerce (Intimé)Division de première instance, le juge Cattanach—
b Ottawa, le 18 septembre et le 11 octobre 1979.

Marques de commerce — Marque officielle d'une société de la Couronne — L'intimé a refusé de notifier au public l'adoption et l'emploi de la marque officielle, qui consiste dans le mot «Autoplan» dans une typographie stylisée — Motifs du refus: (1) l'emblème n'est pas la marque officielle pour les services qu'il a servi à désigner, (2) l'intimé a le pouvoir discrétionnaire d'accepter ou de refuser, dans l'intérêt du public, de donner avis public d'une marque officielle, et (3) la marque adoptée était soit le nom des services, soit une description claire ou une description fausse et trompeuse de leur nature — Refus porté en appel — Loi sur les marques de commerce, S.R.C. 1970, c. T-10, art. 2, 9(1), 12(1)b).

L'appelante, une société de la Couronne de la Colombie-Britannique, interjette appel du refus du registraire des marques de commerce de notifier au public l'adoption et l'emploi de son symbole, le mot «Autoplan» dans une typographie n'appartenant à aucun style précis mais facile à lire. Par demande révisée, fondée sur l'article 9(1)(n)(iii) de la *Loi sur les marques de commerce*, l'appelante déclarait qu'elle avait adopté et employé l'emblème Autoplan comme marque officielle pour les services d'assurance, de réassurance, de réparation, de sauvetage ainsi que pour les services médicaux et hospitaliers. Le registraire a rejeté la demande de l'appelante par les motifs que (1) l'emblème adopté et employé n'était pas une marque officielle pour les services qu'il a servi à désigner, (2) le registraire a le pouvoir discrétionnaire d'accepter ou de refuser, dans l'intérêt du public, de donner avis public d'une marque officielle, et (3) l'emblème adopté et employé par l'appelante était soit le nom des services dont s'agit, soit une description claire ou une description fausse et trompeuse de leur nature.

Arrêt: l'appel est accueilli. La marque «Autoplan» en lettres stylisées est une marque officielle. Cette marque a été adoptée et reconnue par un conseil d'administration composé du Ministre et d'autres membres nommés par le lieutenant-gouverneur en conseil; elle correspond à la définition que le dictionnaire donne du mot «officiel». Il ne s'ensuit pas que cette marque ne peut être officielle parce qu'il lui manque les attributs et la dignité des choses officielles. La conclusion du registraire selon laquelle la marque doit «réglementer les marchandises et les services» n'est pas fondée, car elle revient à octroyer les attributs d'une marque de certification à une marque officielle. Le registraire a commis une erreur en refusant de donner l'avis public d'adoption et d'emploi de la marque officielle à la demande de l'appelante, au motif qu'il avait le pouvoir discrétionnaire d'opposer un refus lorsqu'il jugeait un tel avis contraire à l'intérêt public. En dépit de l'emploi, par politesse, du mot «demande», les demandes prévues à l'article 9(1)(e) et (n) ont un caractère impératif. L'avis public donné par le registraire de l'adoption et de l'emploi d'une marque officielle par

that official mark. It does not bestow upon the Registrar any supervisory functions. After a public authority has adopted an official mark, all other persons are precluded from using that mark and, as a result, the public authority on its own initiative can appropriate unto itself the mark so adopted and used by it without restriction or control other than its own conscience and the will of the electorate.

APPEAL.

COUNSEL:

Nicholas H. Fyfe for appellant.
W. L. Nisbet, Q.C. for respondent.

SOLICITORS:

Smart & Biggar, Ottawa, for appellant.
Deputy Attorney General of Canada for respondent.

The following are the reasons for judgment rendered in English by

CATTANACH J.: The appellant was established as a corporation to be known as the Insurance Corporation of British Columbia by the *Insurance Corporation of British Columbia Act*, S.B.C. 1972-73, c. 44, consisting of the Minister (defined in the statute as that member of the Executive Council charged by Order of the Lieutenant Governor in Council with the administration of the Act) and not less than two or more than eight other members appointed by the Lieutenant Governor in Council which members shall be directors of the Corporation during their terms of office. The Minister is the president and chairman of the board of directors of the Corporation.

The Corporation is described in the statute as an agent for Her Majesty in the right of the Province generally for the purpose of carrying on, in the Province, any class of insurance or insurance plan which the Lieutenant Governor in Council may authorize the Corporation to engage in.

By resolution at a meeting held on November 9, 1973, the board of directors adopted as a "symbol" the word "Autoplan" in a typography which is not identifiable by name such as "script" or "Old English" but which is a stylized form of print readily legible.

By letter dated January 30, 1975 and captioned "Re Trade Mark Autoplan and Design" the appel-

une autorité publique vise à prévenir toute contrefaçon de cette marque officielle. Cette fonction ne confère au registraire aucun pouvoir de contrôle. Une fois une marque officielle adoptée par une autorité publique, tout le monde se voit interdire l'emploi de cette marque; ce qui revient à dire que, de sa propre initiative, l'autorité publique s'approprie cette marque sans autre restriction ou contrôle que sa propre conscience et la volonté du corps électoral.

APPEL.

AVOCATS:

Nicholas H. Fyfe pour l'appelante.
W. L. Nisbet, c.r. pour l'intimé.

PROCUREURS:

Smart & Biggar, Ottawa, pour l'appelante.
Le sous-procureur général du Canada pour l'intimé.

Ce qui suit est la version française des motifs du jugement rendus par

LE JUGE CATTANACH: L'appelante, l'Insurance Corporation of British Columbia, est une société qui a été créée par l'*Insurance Corporation of British Columbia Act*, S.C.-B. 1972-73, c. 44. Elle comprend le Ministre (défini dans la Loi comme le membre du Conseil exécutif chargé par décret d'appliquer la Loi), et deux autres membres au moins et huit au plus nommés par le lieutenant-gouverneur en conseil, qui sont administrateurs de la société pendant la durée de leur mandat. Le Ministre préside le conseil d'administration.

La Loi définit la société comme un agent de Sa Majesté du chef de la province ayant pour objet d'exercer toutes activités d'assurance auxquelles l'autorisera le lieutenant-gouverneur en conseil.

Par résolution du 9 novembre 1973, le conseil d'administration adopta comme «symbole» le mot «Autoplan» dans une typographie que l'on ne peut qualifier de «cursive» ni de «vieil anglais», mais dont les caractères ont une forme stylisée facile à lire.

Par lettre du 30 janvier 1975, avec «*Re Trade Mark Autoplan and Design*» comme en-tête, l'ap-

lant requested the Registrar of Trade Marks to give public notice of the adoption and use of the "trade mark" as shown in an attached drawing. This letter of request directly from the appellant was enclosed in a request from an agent appointed by the appellant to prosecute the "application" dated February 5, 1975. There was no indication as to the wares or services in association with which the mark was to be used but the agent did indicate that the request was being made pursuant to section 9 of the *Trade Marks Act*, R.S.C. 1970, c. T-10.

That application came to naught.

On November 17, 1976 the application was renewed by newly appointed agents.

On December 1, 1976 the Registrar invited representations as to whether:

1. the applicant was a public authority within the meaning of section 9(1)(n)(iii) of the *Trade Marks Act*,
2. the broad description "wares and services" was appropriate,
3. the mark applied for should not be examined on the same basis as it being an application for the registration of a trade mark under section 29 of the Act and as such not registrable under section 12(1)(e) (This I assume would raise the consideration of whether the "mark" is an "official mark" and whether publication should be forthcoming in the light of existing marks on the register) and
4. if public notice is given of the autoplan design mark by the Registrar what happens to existing marks on the register, do they lose distinctiveness absolutely or is the scope of protection lessened and to what extent.

The newly appointed agents responded to items 1, 3 and 4 raised by the Registrar by letter dated March 15, 1977 and to item 2 by submitting a revised application under section 9(1)(n)(iii) in which it is stated that the Autoplan design mark was adopted and used by the applicant as an official mark for insurance, reinsurance, repair, salvage, medical and hospital services.

This explains the inconsistencies in the pleadings as to the date of the application. It is accepted by the parties that the application is the one dated March 15, 1977 and it is to that application that the Registrar directed his decision.

pelante demanda au registraire des marques de commerce de notifier au public l'adoption et l'emploi de la «marque de commerce» qui apparaissait sur le dessin joint à la lettre. Cette lettre, qui émanait directement de l'appelante, était incluse dans la demande présentée le 5 février 1975 par un agent que l'appelante avait chargé de faire toutes les démarches nécessaires. Il n'était fourni aucune indication relativement aux marchandises ou aux services en liaison avec lesquels la marque serait employée, mais l'agent précisait que la demande était présentée en vertu de l'article 9 de la *Loi sur les marques de commerce*, S.R.C. 1970, c. T-10.

c Cette demande n'eut pas de suite.

Le 17 novembre 1976, elle fut renouvelée par des agents récemment nommés.

d Le 1^{er} décembre 1976, le registraire souleva les points suivants:

[TRADUCTION] 1. La requérante est-elle une autorité publique au sens de l'article 9(1)(n)(iii) de la *Loi sur les marques de commerce*?

e 2. La description générale «marchandises et services» est-elle pertinente?

f 3. La marque concernée ne doit-elle pas être examinée comme si la demande d'enregistrement était fondée sur l'article 29 de la Loi, et n'est-elle pas par conséquent non enregistrable en vertu de l'article 12(1)(e) (ce qui, je présume, soulève la question de savoir s'il s'agit bien d'une «marque officielle» et si la publication doit avoir lieu compte tenu des marques déjà inscrites au registre)?

g 4. Si le registraire avise le public du dessin-marque «Autoplan», qu'arrivera-t-il aux marques déjà inscrites au registre? Perdront-elles complètement leur caractère distinctif? La portée de leur protection sera-t-elle réduite? Et, si oui, dans quelle mesure?

Les nouveaux agents répondirent aux points 1, 3 et 4 par une lettre adressée au registraire le 15 mars 1977, et au point 2 par une demande révisée fondée sur l'article 9(1)(n)(iii) où ils déclaraient que la requérante avait adopté et employait le dessin-marque «Autoplan» comme marque officielle d'assurance, de réassurance, de réparation, de sauvetage et de services médicaux et hospitaliers.

C'est ce qui explique les divergences des plaidoiries quant à la date de la demande. Les parties admettent finalement que la décision du registraire porte sur la demande du 15 mars 1977.

By his decision dated April 14, 1978 the Registrar refused the request of the appellant on the basis that:

1. the mark Autoplan and design as adopted and used by the appellant is not an official mark for the services in association with which it has been used,
2. the Registrar has the discretion to allow or refuse to give public notice of an official mark in the public interest, and
3. the mark Autoplan and design adopted and used by the appellant in association with the services it provides is either the name of the services (section 12(1)(c)) or clearly descriptive or deceptively misdescriptive of the character of those services (section 12(1)(b)).

It is from this decision that the appeal is brought under section 56 of the Act.

The parties agree that the appellant is a "public authority" within the meaning of those words as used in section 9(1)(n)(iii). I agree with this conclusion by counsel for the parties and that the position initially taken by the Registrar to the contrary was untenable.

It is expedient that section 9 be reproduced in its entirety:

9. (1) No person shall adopt in connection with a business, as a trade mark or otherwise, any mark consisting of, or so nearly resembling as to be likely to be mistaken for

- (a) the Royal Arms, Crest or Standard;
- (b) the arms or crest of any member of the Royal Family;
- (c) the standard, arms or crest of His Excellency the Governor General;
- (d) any word or symbol likely to lead to the belief that the wares or services in association with which it is used have received or are produced, sold or performed under royal, vice-regal or governmental patronage, approval or authority;
- (e) the arms, crest or flag adopted and used at any time by Canada or by any province or municipal corporation in Canada in respect of which the Registrar has at the request of the Government of Canada or of the province or municipal corporation concerned, given public notice of its adoption and use;
- (f) the heraldic emblem of the Red Cross on a white ground, formed by reversing the federal colours of Switzerland and retained by the Geneva Convention for the Protection of War Victims of 1949, as the emblem and distinctive sign of the Medical Service of armed forces and used by the Canadian Red Cross Society; or the expression "Red Cross" or "Geneva Cross";
- (g) the heraldic emblem of the Red Crescent on a white ground adopted for the same purpose as specified in paragraph (f) by a number of Moslem countries;

Dans sa décision du 14 avril 1978, celui-ci rejeta la demande de l'appelante pour les motifs suivants:

- [TRADUCTION] 1. Le dessin-marque «Autoplan» tel qu'adopté par l'appelante n'était pas une marque officielle pour les services en liaison avec lesquels elle l'employait;
2. Le registraire avait le pouvoir discrétionnaire d'accepter ou de refuser, dans l'intérêt du public, de donner un avis public d'une marque officielle;
 3. Le dessin-marque «Autoplan» que l'appelante avait adopté et employait pour les services qu'elle fournissait était soit leur nom (article 12(1)c)), soit une description claire ou une description fausse et trompeuse de leur nature (article 12(1)b)).

C'est contre cette décision que le présent appel a été formé en vertu de l'article 56 de la Loi.

Les parties conviennent que l'appelante est une «autorité publique» au sens de l'article 9(1)(n)(iii). C'est aussi mon avis et je pense que la position contraire, celle du registraire, est insoutenable.

J'estime opportun de reproduire intégralement l'article 9 de la Loi en question:

9. (1) Nul ne doit adopter à l'égard d'une entreprise, comme marque de commerce ou autrement, une marque composée de ce qui suit, ou dont la ressemblance est telle qu'on pourrait vraisemblablement la confondre avec ce qui suit:

- a) les armoiries, l'écusson ou le drapeau de Sa Majesté;
- b) les armoiries ou l'écusson d'un membre de la famille royale;
- c) le drapeau, les armoiries ou l'écusson de Son Excellence le gouverneur général;
- d) un mot ou symbole susceptible de porter à croire que les marchandises ou services en liaison avec lesquels il est employé ont reçu l'approbation royale, vice-royale ou gouvernementale, ou sont produits, vendus ou exécutés sous le patronage ou sur l'autorité royale, vice-royale ou gouvernementale;
- e) les armoiries, l'écusson ou le drapeau adoptés et employés à quelque époque par le Canada ou par une province ou corporation municipale au Canada, à l'égard desquels le registraire, sur la demande du gouvernement du Canada ou de la province ou corporation municipale intéressée, a notifié au public leur adoption et leur emploi;
- f) l'emblème héraldique de la Croix-Rouge sur fond blanc, formé en transposant les couleurs fédérales de la Suisse et retenu par la Convention de Genève pour la protection des victimes de guerre de 1949, comme emblème et signe distinctif du service médical des forces armées et utilisé par la Société de la Croix-Rouge Canadienne; ou l'expression «Croix-Rouge» ou «Croix de Genève»;
- g) l'emblème héraldique du Croissant rouge sur fond blanc, adopté aux mêmes fins que celles dont l'alinéa f) fait mention, par un certain nombre de pays musulmans;

(h) the equivalent sign of the Red Lion and Sun used by Iran for the same purpose as specified in paragraph (f);

(i) any national, territorial or civic flag, arms, crest or emblem, or official control and guarantee sign or stamp, notice of the objection to the use of which as a commercial device has been received pursuant to the provisions of the Convention and publicly given by the Registrar;

(j) any scandalous, obscene or immoral word or device;

(k) any matter that may falsely suggest a connection with any living individual;

(l) the portrait or signature of any individual who is living or has died within the preceding thirty years;

(m) the words "United Nations" or the official seal or emblem of the United Nations;

(n) any badge, crest, emblem or mark

(i) adopted or used by any of Her Majesty's Forces as defined in the *National Defence Act*,

(ii) of any university, or

(iii) adopted and used by any public authority in Canada as an official mark for wares or services,

in respect of which the Registrar has, at the request of Her Majesty or of the university or public authority as the case may be, given public notice of its adoption and use; or

(o) the name "Royal Canadian Mounted Police" or "R.C.M.P." or any other combination of letters relating to the Royal Canadian Mounted Police, or any pictorial representation of a uniformed member thereof.

(2) Nothing in this section prevents the use as a trade mark or otherwise, in connection with a business, of any mark described in subsection (1) with the consent of Her Majesty or such other person, society, authority or organization as may be considered to have been intended to be protected by this section.

I do so being mindful that in all cases the intention of the legislature must depend to a great extent upon the particular object of the statute, or in some instances a particular section within the statute, that has to be construed. Of course, that intention is to be determined as expressed by the words used but to understand those words it is material to know the subject matter with respect to which they are used and the object in view.

In modern times a statute passed by Parliament is as recorded in the copy printed by the Queen's Printer. That being so the rule which treats the title of an Act, the marginal notes, and the punctuation, not as forming part of the Act, but merely as *temporanea expositio* ought not to be applied with its former rigidity. These were formerly appendages useful to a hasty enquirer but in my

h) le signe équivalent des Lion et Soleil rouges employés par l'Iran pour le même objet que celui dont l'alinéa f) fait mention;

i) les drapeaux, armoiries, écussons ou emblèmes nationaux, territoriaux ou civiques, ou tout signe ou timbre de contrôle et garantie officiels, dont l'emploi comme devise commerciale a été l'objet d'un avis d'opposition reçu en conformité des stipulations de la Convention et publiquement donné par le registraire;

j) une devise ou un mot scandaleux, obscène ou immoral;

k) toute matière qui peut faussement suggérer un rapport avec un particulier vivant;

l) le portrait ou la signature d'un particulier vivant ou qui est décédé dans les trente années précédentes;

m) les mots «Nations Unies» (United Nations), ou le sceau ou emblème officiel des Nations Unies;

n) tout insigne, écusson, marque ou emblème

(i) adopté ou employé par l'une quelconque des forces de Sa Majesté telles que les définit la *Loi sur la défense nationale*,

(ii) d'une université, ou

(iii) adopté et employé par une autorité publique au Canada comme marque officielle pour des marchandises ou services,

à l'égard desquels le registraire, sur la demande de Sa Majesté ou de l'université ou autorité publique, selon le cas, a donné un avis public d'adoption et emploi; ou

o) le nom «Gendarmerie royale du Canada» (Royal Canadian Mounted Police) ou «R.C.M.P.», ou toute autre combinaison de lettres se rattachant à la Gendarmerie royale du Canada, ou toute représentation illustrée d'un membre de ce corps en uniforme.

(2) Rien au présent article n'empêche l'emploi, comme marque de commerce ou autrement, quant à une entreprise, de quelque marque décrite au paragraphe (1) avec le consentement de Sa Majesté ou de telle autre personne, société, autorité ou organisation que le présent article est censé avoir voulu protéger.

Je n'oublie pas que l'intention du législateur se déduit avant tout de l'objet spécifique de la loi ou, parfois, d'un article de la loi qu'il faut interpréter. Il convient bien entendu, dans la recherche de cette intention, de se fonder sur les termes employés, mais pour bien comprendre ceux-ci, il faut connaître le sujet dont il est question et l'objet visé.

A notre époque, toute loi adoptée par le Parlement est publiée par l'Imprimeur de la Reine. Cela étant, la règle qui traite du titre d'une loi, de ses notes marginales et de sa ponctuation, non pas comme faisant partie de la loi mais simplement comme étant une *temporanea expositio*, ne doit pas s'appliquer dans toute son ancienne rigueur. Il s'agissait là autrefois de simples indications desti-

view they are no longer merely appendages and as such may be useful in construing a statute or a section.

The marginal note to section 9(1) is "Prohibited marks". The prohibitions, with the exceptions of those in paragraphs (j), (k) and (l), have an heraldic or vexillological connotation designed to prevent any semblance of royal, vice-regal, governmental, (whether federal, provincial or municipal) patronage, approval or authority where none exists as with the heraldic emblems of the Red Cross, the Red Crescent, the Red Lion and Sun, the emblem of the United Nations and the Royal Canadian Mounted Police. Added to these by section 9(1)(n) are the devices adopted by Her Majesty's Armed Forces, any university and by any public authority.

By section 9(1)(e) it is the arms, crest or flag adopted and used at any time by Canada, or any province or municipal corporation in Canada that is protected if in respect of which, at the request of Canada, a province or municipality, the Registrar has given public notice of its adoption.

I find this provision with respect to the arms and crest somewhat incongruous bearing in mind that the crest is part of the armorial bearings or arms. The arms of Canada and every province (except Nova Scotia) have been granted by letters patent issuing out of the College of Heralds in exercise of the Royal prerogative. That bestows the exclusive right to the use of the arms so bestowed which quite recently has been enforced on petition to the Earl Marshal in the Court of Chivalry presided over by Lord Goddard C.J. as his Surrogate with Officers of Arms in attendance. (See *Manchester Corporation v. Manchester Palace of Varieties, Ltd.* [1955] 1 All E.R. 387.) Nova Scotia was granted arms by the College of Heralds but that Province had been the recipient of a much earlier (and in my view a much more attractive) grant from the Lord Lyon King of Arms which that Province uses and has abandoned the use of the subsequent grant.

I find it extremely difficult to conceive how the Registrar of Trade Marks could possibly refuse to

nées à faciliter la tâche de l'utilisateur pressé, mais à mon sens ces éléments ont perdu le caractère de simples accessoires et peuvent aujourd'hui servir à interpréter une loi ou un article.

^a La note marginale de l'article 9(1) est « Marques interdites ». Sauf celles des alinéas j), k) et l), les interdictions ont une connotation héraldique ou vexillaire visant à empêcher tout semblant de patronage, d'approbation ou d'autorité royale, vice-royale ou gouvernementale (que ce soit fédérale, provinciale ou municipale) là où il n'en existe aucune, comme avec les emblèmes de la Croix-Rouge, du Croissant rouge, des Lion et Soleil rouges, les emblèmes des Nations Unies ou de la Gendarmerie royale du Canada. A cette liste, l'article 9(1)(n) ajoute les emblèmes des forces armées de Sa Majesté, des universités et des autorités publiques.

^d L'article 9(1)(e) protège les armoiries, l'écusson ou le drapeau adoptés et employés à quelque époque par le Canada ou par une province ou corporation municipale au Canada, à l'égard desquels le registraire, sur la demande du Canada, de la province ou de la municipalité, a notifié au public leur adoption et leur emploi.

En ce qui concerne les armoiries et l'écusson, je trouve cette disposition quelque peu incongrue étant donné que l'écusson fait partie des armoiries. Les armoiries du Canada et de toutes les provinces (à l'exception de la Nouvelle-Écosse) ont été octroyées par lettres patentes délivrées par le College of Heralds en vertu de la prérogative royale. Ce qui confère au titulaire de telles lettres patentes le droit exclusif à l'emploi desdites armoiries, droit que l'on a tout récemment fait valoir par voie de pétition au Earl Marshal devant la Court of Chivalry présidée par le juge en chef lord Goddard, agissant en qualité de substitut avec des officiers d'arme de service (voir *Manchester Corporation c. Manchester Palace of Varieties Ltd.* [1955] 1 All E.R. 387). Le College of Heralds a aussi octroyé des armoiries à la Nouvelle-Écosse, mais celles-ci les a abandonnées au profit de celles, beaucoup plus anciennes (et à mon avis, beaucoup plus attrayantes), qu'elle a reçues du Lord Lyon King of Arms.

^j Je conçois mal comment le registraire des marques de commerce pourrait refuser de notifier au

give public notice of the arms granted in the exercise of the Royal prerogative to Canada and the provinces thereof or any municipality in Canada at the request of any one of those grantees nor, for that matter, to any university or public authority which has been the recipient of such a grant.

The advantage of requesting the Registrar under section 9(1)(e) to give public notice of the grant of arms is to give further publicity thereto and, *ex abundanti cautela*, to achieve an additional and a more practical protection of an exclusive user.

The advantage is more evident in the adoption of bogus arms by municipalities which was a prevalent practice at one time with ghastly heraldic results but that practice is gradually being abandoned with a revived knowledge of heraldry attributable to a Society devoted to that end and grants are being sought by legitimate exercise of the Royal prerogative.

The words used in section 9(1)(e) are "the arms, crest or flag" with respect to which these comments are directed whereas in section 9(1)(n) the words are "any badge, crest, emblem or mark".

The only word common to both paragraphs of the section is "crest". Clearly from the context in which the word "crest" is used in section 9(1)(e), as well as from the context in preceding paragraphs (a), (b) and (c) of section 9(1), that word is being used in its heraldic meaning. A crest forms an integral part of a coat of arms as a whole. It is the figure or device which appears above the wreath on the helmet which surmounts the shield. A crest may be used separately in good taste on seals, plate, notepaper and the like but it is a vulgar error to refer to the arms or shields as crests.

It is for these reasons that I conclude that the word "crest" where it appears in section 9(1)(n) must be used in this sense.

Likewise the word "badge" had its origin in heraldry as meaning a distinctive device worn by the adherents of the lord. The badge is not comprised of the arms of the lord, which are exclusive

public des armoiries octroyées par prérogative royale, et à leur demande, au Canada, à ses provinces, à des corporations municipales au Canada ou à une université ou autorité publique.

Le fait de demander au registraire, en vertu de l'article 9(1)e), de notifier au public l'octroi d'armoiries a pour avantage de leur donner plus de publicité et *ex abundanti cautela* de fournir à celui qui en a l'usage exclusif une protection supplémentaire et plus pratique.

Cet avantage est encore plus évident dans le cas de municipalités qui adoptent des armes fausses, pratique qui était très répandue à une certaine époque et a eu des résultats déplorables du point de vue héraldique. Cette pratique est progressivement abandonnée, la connaissance de l'héraldisme ayant été ravivée grâce aux efforts d'une société qui s'est consacrée à cette tâche. L'on cherche maintenant à obtenir des armoiries par l'exercice légitime de la prérogative royale.

L'article 9(1)e) emploie les termes «armoiries, écusson ou drapeau», et c'est sur ceux-ci que portent mes observations. L'article 9(1)n) parle des «insignes, écussons, marques ou emblèmes».

Le seul terme commun aux deux alinéas est «écusson». Il ressort nettement du contexte des articles 9(1)e), 9(1)a), 9(1)b), et 9(1)c) qu'il est employé dans son sens héraldique. Un écusson fait partie intégrante des armoiries. C'est l'emblème ou le meuble situé au-dessus de la torse du casque qui surmonte l'écu. Il est correct d'employer l'écusson seul sur les sceaux, l'argenterie, le papier à lettres, etc., mais parler d'«écu» pour désigner des armoiries ou un blason est une erreur grossière.

Pour ces raisons, je conclus que, dans l'article 9(1)n), le mot «écusson» est utilisé dans ce sens.

De même, le mot «insigne» tire son origine de l'héraldisme, où il désignait la devise distinctive portée par les partisans d'un seigneur. L'insigne ne faisait pas partie des armoiries du seigneur, qui lui

to him, but usually it utilizes the crest. In Scotland the badge worn by a clansman is the crest of the Chief within a belt and buckle with the Chief's motto inscribed on the belt.

The word "emblem" does not have its origin in heraldic science but in its wider sense it is used as a symbol. It may be a figured object used symbolically as is a badge. Thus there are national emblems such as the crescent, the lion, the eagle and the sun as well as national floral emblems such as the rose, thistle, shamrock and leek and each province of Canada has adopted a floral emblem such as the trillium of Ontario and the dogwood of British Columbia. Such emblems have a significance in that they serve to identify a nation or a province.

There remains the concluding word "mark" in section 9(1)(n). It does not have similar precise connotations as do the preceding words although it does have a minor heraldic significance in that there are marks of cadency such as the Prince of Wales label to signify the first son. In common parlance however a mark is a device, stamp, label, brand, inscription, a written character or the like indicating ownership, quality and the like.

In section 2 of the Act "trade mark" is defined as follows:

2. ...

"trade mark" means

(a) a mark that is used by a person for the purpose of distinguishing or so as to distinguish wares or services manufactured, sold, leased, hired or performed by him from those manufactured, sold, leased, hired or performed by others,

(b) a certification mark,

(c) a distinguishing guise, or

(d) a proposed trade mark;

A "certification mark", "distinguishing guise" and "proposed trade mark" are individually and specifically defined in the same section. The word "mark" is not, and resort may therefore be had to dictionaries to ascertain the meaning of the word "mark" in its ordinary sense which is the sense in which I think the word "mark" is used in the context of section 9(1)(n).

étaient exclusives, mais il comportait en général l'écusson. En Écosse, les membres d'un clan portent comme insigne l'écusson de son chef sur une ceinture et une boucle, avec la devise du chef inscrite sur la ceinture.

Le mot «emblème» ne tire pas son origine de l'héraldisme, mais dans son sens le plus large, il désigne le symbole. Il peut s'agir d'un objet ou ouvrage utilisé symboliquement comme l'est un insigne. Il existe des emblèmes nationaux tels que le croissant, le lion, l'aigle et le soleil et des emblèmes floraux nationaux tels que la rose, le chardon, le trèfle et le poireau. Chaque province du Canada a adopté un emblème floral: l'Ontario, le trillium, la Colombie-Britannique, le cornouiller, etc. Ces emblèmes ont pour utilité d'identifier une nation ou une province.

Il me reste à parler du terme «marque» de l'article 9(1)n. Il n'a pas de connotations précises, comme les précédents, bien qu'il ait une signification héraldique mineure en ce qu'il peut s'entendre de brisures comme le lambel du Prince de Galles, qui désigne le fils aîné. Toutefois, en langage courant, une marque est une devise, un timbre, une étiquette, une marque de fabrique, une inscription, un signe écrit, etc. qui indique la propriété, la qualité, etc.

L'article 2 de la Loi définit ainsi l'expression «marque de commerce»:

2. ...

«marque de commerce» signifie

a) une marque qui est employée par une personne aux fins ou en vue de distinguer des marchandises fabriquées, vendues, données à bail ou louées ou des services loués ou exécutés, par elle, de marchandises fabriquées, vendues, données à bail ou louées ou de services loués ou exécutés, par d'autres,

b) une marque de certification,

c) un signe distinctif, ou

d) une marque de commerce projetée;

Le même article définit séparément et avec précision les expressions «marque de certification», «signe distinctif» et «marque de commerce projetée». Il ne définit cependant pas le terme «marque» et il faut donc recourir aux dictionnaires pour en vérifier le sens ordinaire qui, à mon avis, est le sien à l'article 9(1)n.

The first ground advanced by the Registrar for refusing to comply with the request of the appellant to give public notice of the adoption and use by the appellant of the mark in question was that the mark so adopted is not an official "mark" within the meaning of section 9(1)(n)(iii) which for convenience I repeat here leaving out the inapplicable language:

9. . . .

(n) any . . . mark

(iii) adopted and used by any public authority in Canada as an official mark for wares or services,

The stylized printing of the word "Autoplan" adopted by the appellant in association with the services it provides exhibits no ingenuity, originality or thought on the part of its adopters.

Standing by itself the word signifies nothing in addition to the primary meaning that it denotes. It has none of the attributes, overtones or dignity of officiality associated with arms, a crest, an heraldic emblem, badge or emblem.

It was submitted by counsel for the Deputy Attorney General of Canada on behalf of the Registrar of Trade Marks that since the word "Autoplan" printed as it is had none of these attributes it could not be an "official" mark being completely lacking in any connotation of officiality.

I completely agree with the submission made on behalf of the Registrar in this respect but I do not agree that it necessarily follows that because the dignified attributes of officiality are lacking that the mark may not be an official mark nevertheless.

It is a general principle that when particular words are followed by general words, the latter must be construed as *ejusdem generis* with the former.

Applying the *ejusdem generis* doctrine to the words "any badge, crest, emblem or mark" each of the words has a specific meaning as has been previously expressed in detail. Each of the words "badge", "crest" and "emblem" has a particular meaning. So too has the word "mark" and particularly since it appears in the definition of a "trade mark" in section 2 of the Act where the word

Le premier motif que le registraire a invoqué pour refuser de notifier au public, comme l'appelante le lui demandait, l'adoption et l'emploi de la marque en question, c'est que ladite marque n'était pas une «marque» officielle au sens de l'article 9(1)(n)(iii). J'en répète le texte ici, en laissant de côté les passages non pertinents:

9. . . .

b n) tout . . . marque

(iii) adopté et employé par une autorité publique au Canada comme marque officielle pour des marchandises ou services,

L'emploi par l'appelante, en liaison avec les services qu'elle fournit, d'une forme stylisée du terme «Autoplan» ne témoigne de sa part d'aucune ingéniosité, originalité ou réflexion.

Le terme n'a aucune connotation. Il n'a pas les attributs, l'éclat ou la dignité inhérents au caractère officiel des armoiries, de l'écusson, de l'emblème héraldique, de l'insigne ou de l'emblème.

L'avocat du sous-procureur général du Canada soutient, au nom du registraire des marques de commerce, que le terme «Autoplan», tel qu'imprimé, n'ayant aucun de ces attributs, n'était pas une marque «officielle», car il manque de toute connotation officielle.

Je suis tout à fait d'accord avec ce point de vue, mais j'estime que l'absence de ces attributs officiels ne signifie pas nécessairement qu'il ne s'agit pas d'une marque officielle.

Le principe veut que lorsque des mots particuliers sont suivis de mots généraux, il faut interpréter ces derniers comme *ejusdem generis* que les premiers.

Si on applique la règle *ejusdem generis* aux mots «tout insigne, écusson, marque ou emblème», chacun d'eux a un sens particulier, comme je l'ai déjà expliqué en détail. Les mots «insigne», «écusson» et «emblème» ont tous un sens particulier. Cela est tout particulièrement vrai pour le mot «marque» qui figure dans la définition de la «marque de commerce» de l'article 2 de la Loi

“mark” is utilized as the progenitor of a “trade mark”.

Therefore there is no general word following the specific words and accordingly no general expression to be governed by the specific words.

Neither do I think that the doctrine “*noscitur a sociis*” is applicable. That doctrine is, as expressed by venerable authority, that where general words are closely associated with preceding specific words the meaning of the general words must be limited by reference to the specific words.

However since all words have specific meanings they are all particular words and must be given their respective individual meanings. The concluding word “mark” cannot be construed as a general word the meaning of which must be restricted by the words preceding. In common parlance the word “mark” can mean an “inscription” or “written characters” indicative of ownership or quality which are attributes of a trade mark.

What then is an “official” mark within the meaning of section 9(1)(n)(iii). An official mark is not defined in the statute.

The Registrar in his reasons dated April 14, 1978 resorted to a dictionary meaning of the word “official”. One such definition was “derived from the proper office or officer or authority”.

The definition in *The Shorter Oxford English Dictionary* is to like effect reading “4. Derived from, or having the sanction of, persons in office; hence, authorized, authoritative”.

I accept either definition of the adjective “official”, but I do not accept the extension of either definition adopted by the Registrar as that adjective qualifies the noun “mark” and the meaning he attributes to the words “official mark”. He said:

Applying the definition of “official” to the adjective “official” in subsection 9(1)(n)(iii), the words “official mark” as applied to wares or services define a mark which when used in association with wares or services indicates that the wares or services have been authorized pursuant to the authority vested in the public by statute and regulation to regulate wares or services. I have in mind the mark applied to meat by meat inspectors of the Department of Agriculture and marks such as CMHC approved for houses meeting CMHC requirements. There are

comme souche de cette expression.

Aucun mot général ne suit donc des mots particuliers et, par suite, le sens des termes particuliers ne détermine celui d’aucune expression générale.

Je ne pense pas non plus que la règle «*noscitur a sociis*» s’applique. Comme le dit une autorité en la matière, selon cette règle, lorsque des mots généraux sont étroitement liés à des mots particuliers qui les précèdent, leur sens est limité par celui de ces derniers.

Toutefois, puisque tous les mots ont un sens particulier, ils sont tous des termes particuliers et on doit leur donner leur sens respectif. Le terme «marque» ne peut pas être interprété comme un mot général, dont le sens serait restreint par celui des termes qui l’accompagnent. En langage courant, le mot «marque» peut désigner une «inscription» ou des «caractères écrits», qui indiquent une propriété ou une qualité qui sont des attributs d’une marque de commerce.

Qu’est-ce alors qu’une marque «officielle» au sens de l’article 9(1)(n)(iii). La Loi n’en donne aucune définition.

Dans ses motifs du 14 avril 1978, le registraire invoque le sens que les dictionnaires donnent au mot «officiel». L’une de ces définitions est [TRADUCTION] «émanant du bureau, du fonctionnaire ou de l’autorité compétents».

Celle du *The Shorter Oxford English Dictionary* est analogue: [TRADUCTION] «4. Émanant de ou approuvé par une autorité reconnue; autorisé».

J’accepte ces deux définitions de l’adjectif «officiel», mais je n’accepte pas l’extension que le registraire donne à celles-ci lorsque cet adjectif qualifie le substantif «marque», ni le sens qu’il attribue à l’expression «marque officielle». Il s’exprime en ces termes:

[TRADUCTION] Lorsqu’on applique la définition d’«officiel» à l’adjectif «officiel» qui figure au sous-alinéa 9(1)(n)(iii), l’expression «marque officielle» appliquée à des marchandises ou à des services désigne une marque qui, lorsqu’elle est employée en liaison avec des marchandises ou des services, indique que ceux-ci ont été autorisés en vertu du pouvoir conféré publiquement par les lois et règlements de les réglementer. Je songe à la marque que les inspecteurs du ministère de l’Agriculture apposent sur la viande et à des marques telles que «approuvé par la

numerous examples of such official marks which indicate that the wares or services officially comply with the prescribed regulations.

An official mark of a public authority which defines wares or services as meeting regulations of a public authority, and which discloses to the public the approval of the wares or services by the public authority is consistent with the other prohibitions contained in section 9.

The appellant is a corporation which is an emanation of the Government of the Province of British Columbia and an agent of Her Majesty in the right of the Province. It derives its powers and capacities from the statute by which it was created as are outlined in sections 5 and 6 thereof. It has the power and capacity to do all acts and things deemed necessary or required to carry out its functions.

The board of directors consisting of the Minister and other members appointed by the Lieutenant Governor in Council met on November 9, 1973 and by by-law adopted the "Autoplan symbol" and the appellant apparently proceeded to use that symbol in association with the services it performs.

There is no question that this use is the same use as a trade mark use. A trade mark is an asset and by virtue of the statute incorporating the appellant the assets and property of the appellant are assets and property of Her Majesty in the right of the Province.

It was within the competence of the board of directors of the appellant to enact the by-law it did. Thus the mark was derived from and sanctioned by persons in office and hence was authorized and authoritative precisely within the meaning of the word "official".

The mark was self-bestowed but that is what this particular public authority was enabled to do and similar powers are bestowed on many public authorities.

The mark so adopted falls within the dictionary meaning of the word "official" and therefore is an "official mark" within the meaning of these words.

This I think the Registrar accepts.

SCHL» pour les maisons répondant aux exigences de la SCHL en la matière. Nombreux sont les exemples de ces marques officielles indiquant que les marchandises ou les services sont conformes aux règlements applicables.

^a L'interdiction relative à la marque officielle employée par une autorité publique pour identifier les marchandises ou les services conformes à ses règlements et indiquer au public qu'elle les approuve, cadre avec les autres interdictions contenues à l'article 9.

^b La société appelante est en fait une créature du gouvernement de la Colombie-Britannique, un agent de Sa Majesté du chef de la province. Elle tient ses pouvoirs et sa capacité juridique des articles 5 et 6 de la Loi qui l'a créée. Elle est habilitée à faire tout ce qu'elle juge nécessaire ou utile à l'accomplissement de son mandat.

^c Son conseil d'administration, qui se compose du ^d Ministre et des autres membres nommés par le lieutenant-gouverneur en conseil, a lors de sa réunion du 9 novembre 1973 décidé d'adopter par règlement le «symbole Autoplan», que l'appelante ^e a, semble-t-il, ensuite commencé à employer en liaison avec les services qu'elle fournit.

^f Personne ne conteste que cet emploi est le même que celui d'une marque de commerce. Une marque de commerce est un avoir et, en vertu de la Loi qui l'a constituée, les avoirs et les biens de l'appelante sont les avoirs et les biens de Sa Majesté du chef de la province.

^g Le conseil d'administration de l'appelante était habilité à adopter ce règlement. Donc la marque émane d'une autorité reconnue, a été approuvée par une telle autorité. Elle est donc autorisée au sens précis du mot «officiel».

^h La corporation s'est octroyée elle-même la marque, mais elle était habilitée à le faire et maintes autres autorités publiques ont des pouvoirs analogues.

ⁱ Cette marque correspond à la définition que le dictionnaire donne du mot «officiel». Elle est donc une «marque officielle» dans toute l'acception du terme.

^j Je pense que le registraire est bien d'accord sur ce point.

However he then continues to say that having been authorized pursuant to the authority vested in the public authority by statute that the mark so adopted is "to regulate wares or services". This conclusion from the original premise is, in my view, a *non sequitur*.

What the Registrar purports to do in this passage quoted from his reasons is to bestow the attributes of a certification mark upon an official mark contemplated in section 9(1)(n) and in my view the language of that paragraph of the section does not justify such an interpretation.

For the reasons expressed above I have concluded that the word "Autoplan" printed in a stylized form adopted by the appellant for use in association with services is an official mark.

This leads into the second ground upon which the Registrar refused to give public notice of the adoption and use of an "official mark" by the appellant when requested to do so by the appellant and that ground was that there is a discretion vested in the Registrar not to do so when he deems it not to be in the public interest to do so.

The only word in section 9(1)(n) susceptible of importing a discretion to the Registrar is the word "request" where it occurs in the following context:

9. ...

(n) any badge, crest, emblem or mark

in respect of which the Registrar has, at the request of Her Majesty or of the university or public authority as the case may be, given public notice [Emphasis added.]

The word "request" in that context governs a request made by Her Majesty, a university or a public authority.

The same language appears in section 9(1)(e). This paragraph refers to arms, crest or flag used by Canada or any province or municipal authority in Canada:

in respect of which the Registrar has at the request of

the Government of Canada, or any province or municipal corporation given public notice.

I have already expressed the view that when armorial bearings are granted to Canada, a prov-

Toutefois, il continue en disant qu'ayant été autorisée en vertu des pouvoirs que la Loi confère à une autorité publique, la marque ainsi adoptée doit «réglementer les marchandises et les services».

A mon sens, cette conclusion tirée du principe original est non fondée.

Dans ce passage extrait de ses motifs, le registraire prétend octroyer les attributs d'une marque de certification à une marque officielle en se fondant sur l'article 9(1)n). Or, selon moi, le libellé dudit alinéa ne justifie pas une telle interprétation.

Pour les motifs que j'ai déjà exposés, je conclus que le terme «Autoplan» imprimé sous la forme stylisée que l'appelante a adoptée pour l'employer en liaison avec des services, est une marque officielle.

Cela m'amène au second motif invoqué par le registraire pour refuser de donner l'avis public d'adoption et d'emploi d'une «marque officielle» que l'appelante lui réclamait, à savoir le pouvoir discrétionnaire d'opposer un refus lorsqu'il juge ledit avis contraire à l'intérêt public.

Le seul mot de l'article 9(1)n) susceptible d'indiquer un pouvoir discrétionnaire au profit du registraire est le mot «demande», qui figure dans le contexte suivant:

9. ...

n) tout insigne, écusson, marque ou emblème

à l'égard desquels le registraire, sur la demande de Sa Majesté ou de l'université ou autorité publique, selon le cas, a donné un avis public [C'est moi qui souligne.]

Ici, le mot «demande» vise la demande de Sa Majesté, d'une université ou d'une autorité publique.

Les mêmes termes se retrouvent à l'article 9(1)e), qui se réfère aux armoiries, écusson ou drapeau employés par le Canada, une province ou une corporation municipale au Canada:

à l'égard desquels le registraire, sur la demande du

gouvernement du Canada, d'une province ou d'une corporation municipale a donné un avis public.

J'ai déjà dit que lorsque des armoiries sont octroyées au Canada, à une province ou à une

ince of Canada or any municipality in Canada by an exercise of the Royal prerogative it is inconceivable to me that the wish of Her Majesty, who is the fount of all honours, should be stultified by a discretion in the Registrar of Trade Marks.

The word "request" is used in both section 9(1)(e) and section 9(1)(n). *Prima facie* the same word in different parts of a statute should be given the same meaning and I can see no clear reason for departing from this rule.

It was the view of the Registrar expressed in his reasons that the word "request" means "to ask someone to do something" and should not be interpreted as a demand. Perhaps "order" would have been a more preferable word to "demand". The implication sought to be conveyed by him is that "request" is discretionary whereas "demand" would be mandatory.

It must be borne in mind that Her Majesty is one of the persons who may make the request. The protocol of Buckingham Palace is that Her Majesty never makes a "demand". She expresses the wish or asks that something be done. That is a request. Considering from where the request is made all loyal subjects obey with an alacrity that follows as a matter of course. An expression uttered in exasperation by Henry II in the hearing of four of his knights was interpreted by them (and later by Pope Alexander III) as a command and resulted in the death of Thomas à Becket and penance by Henry.

So, too, the requests contemplated in section 9(1)(e) and the remaining sources of request in section 9(1)(n) are made by the Government of Canada, of a province or by a municipality and by a university or public authority, originate from like, but lesser, high authority and, despite polite usage of the word "request", are likewise mandatory in nature.

Section 9 of *The British North America Act, 1867*, R.S.C. 1970, Appendix II, No. 5, provides that the Executive Government and Authority of and over Canada is declared to be and continues to be vested in the Queen. The legislature enacts laws and grants supplies but does not administer. Executive Government, which is the Crown acting on the advice of her ministers, administers the public affairs of the country. Therefore a request

municipalité du Canada par prérogative royale, il me paraît inconcevable qu'il soit passé outre au désir de Sa Majesté—source de tous les honneurs—en vertu d'un pouvoir discrétionnaire du registraire des marques de commerce.

Le terme «demande» figure aussi bien à l'article 9(1)(e) qu'à l'article 9(1)(n). Je ne vois aucune raison pour déroger à la règle qui veut que l'on donne à un mot le même sens dans les différentes parties d'une loi.

Dans ses motifs, le registraire a déclaré que le terme «demande» (*request*) veut dire «demander à quelqu'un de faire quelque chose» et ne doit pas être interprété comme une requête (*demand*). Peut-être aurait-il mieux valu dire «ordre» (*order*) que «requête» (*demand*). En fait, ce qu'il voulait mettre en évidence, c'est qu'une «demande» est une prière tandis qu'une «requête» est un ordre.

Il ne faut pas oublier que Sa Majesté est l'une des personnes qui peut faire la demande. Le protocole de Buckingham Palace veut que Sa Majesté ne fasse jamais de requête (*demand*). Elle n'exprime que des désirs, des souhaits, c'est-à-dire des demandes. Bien entendu, lorsqu'elle fait une demande, tous ses loyaux sujets obéissent avec empressement. Lors d'une audience accordée à quatre de ses chevaliers, Henry II, dans un moment d'exaspération, utilisa des termes qu'ils interprétèrent (et plus tard le pape Alexandre III avec eux) comme un ordre. Ce qui entraîna la mort de Thomas à Becket et la pénitence d'Henry.

Les demandes prévues par les articles 9(1)(e) et 9(1)(n) sont aussi faites par le gouvernement du Canada, par une province, une corporation municipale, une université ou une autorité publique et émanent donc d'une haute autorité (quoique moindre). En dépit de l'usage, par politesse, du mot «demande», elles ont également un caractère impératif.

L'article 9 de l'*Acte de l'Amérique du Nord britannique, 1867*, S.R.C. 1970, Appendice II, N° 5, prévoit que le gouvernement et les pouvoirs exécutifs du Canada et sur le Canada continueront d'être attribués à la Reine. Le Parlement adopte les lois et accorde les subsides, mais n'administre pas. Le gouvernement, c'est-à-dire la Couronne agissant sur avis de ses ministres, administre les affaires publiques du pays. Donc, une demande

made by the Government of Canada under section 9(1)(e) is a request by the Crown and like consideration would apply to a request by the government of a province of Canada. The lesser authorities, such as municipal corporations in section 9(1)(e) and universities and "public authorities", in section 9(1)(n) are infused by the aura of the bodies with which they are associated in the context.

It is for these reasons that I conclude that there is no discretion in the Registrar to refuse to give public notice when requested to do so under section 9(1)(e) and section 9(1)(n) regardless of the body mentioned in either paragraph which makes the request.

I am confirmed in this conclusion by what I construe to have been the particular object the legislature had in view in enacting section 9 of the *Trade Marks Act* and that object is to be determined as expressed by the words used.

I should add that the conclusions in this respect will necessarily overlap a consideration of the third ground upon which the Registrar refused the request of the appellant, that is to say that marks adopted and used by public authorities which are used as ordinary commercial trade marks should not fall within section 9(1)(n)(iii) (in this respect there is also an overlap with the reasons for which I concluded that the mark adopted by the appellant was an "official mark") and that being so the request should be considered by him on the same basis as if the public authority were applying for the registration of a trade mark and subject to the same restrictions applicable to such an application. Having accepted that premise the Registrar went on to conclude that the mark was not registrable under section 12(1)(b) because it is clearly descriptive or deceptively misdescriptive of the character of the services in association with which it is used. Having reviewed the material transmitted by the Registrar under section 60 he may well have concluded from the premise he adopted that the appellant was not the person entitled to registration of the mark because it is not registrable as being confusing with a trade mark that had been registered.

formulée par le gouvernement du Canada en vertu de l'article 9(1)(e) l'est en fait par la Couronne. Il en est de même pour une demande formulée par le gouvernement d'une province du Canada. Les entités de moindre importance, comme les corporations municipales à l'article 9(1)(e) et les universités et les «autorités publiques» à l'article 9(1)(n) bénéficient du prestige des organismes auxquels elles sont liées dans le contexte.

Pour ces raisons, je conclus que le registraire n'a pas le pouvoir discrétionnaire de refuser de donner l'avis public prévu aux articles 9(1)(e) et 9(1)(n), quelle que soit l'entité mentionnée à l'un ou l'autre des deux alinéas qui le lui demande.

Ma conclusion se trouve encore renforcée par l'objectif que, selon moi, le Parlement avait en vue lorsqu'il a adopté l'article 9 de la *Loi sur les marques de commerce*, objectif qu'il faut déterminer d'après les termes employés.

J'ajoute que cette conclusion va nécessairement toucher au troisième motif que le registraire a invoqué pour refuser la demande de l'appelante, à savoir que les marques adoptées et employées par les autorités publiques comme des marques commerciales ordinaires n'entrent pas dans le cadre de l'article 9(1)(n)(iii) (il y a là aussi recoupement avec les motifs pour lesquels j'ai conclu que la marque adoptée par l'appelante est une «marque officielle»). Ce pourquoi, il a estimé devoir considérer la demande comme portant sur l'enregistrement d'une marque de commerce et sous réserve des restrictions applicables à ce titre. A partir de quoi le registraire a conclu que la marque n'était pas enregistrable en vertu de l'article 12(1)(b), parce qu'elle était une description claire ou une description fautive et trompeuse de la nature des services en liaison avec lesquels elle était utilisée. Après avoir examiné les documents que le registraire a transmis à la Cour en application de l'article 60 de la Loi concernée, je pense qu'il aurait fort bien pu conclure en se fondant sur ce principe que l'appelante n'était pas la personne ayant droit à l'enregistrement de la marque, parce que celle-ci n'est pas enregistrable du fait qu'elle crée de la confusion avec une marque de commerce déjà enregistrée.

As I have said the intention of the legislation is to be found in the language used in section 9 of the Act.

Section 9 is a prohibition against the adoption in connection with a business, as a trade mark or otherwise, the list set forth in the section.

Basically they are the arms, crests, standards, flags, words, symbols, heraldic emblems, signs, badges and like indicia associated with Her Majesty, the Royal Family, the Governor General, the Government of Canada, the Provinces of Canada and certain named public bodies, domestic and foreign. Section 11 prohibits the use of the devices which section 9 prohibits the adoption of.

The logical consequence of the prohibition of the adoption and use of any mark as a trade mark or otherwise consisting of or resembling any of the devices mentioned in section 9 is to reserve to the persons and bodies mentioned the exclusive user of those devices.

That is the basic scheme of the section to be derived from its language.

The same applies to the arms, crest or flag adopted or used by Canada, and any province or municipality in Canada of which those authorities may have requested the Registrar to give notice. The purpose is to grant an exclusive use to these authorities. That is the logical converse of the prohibition.

The same, too, applies to any badge, crest, emblem or mark adopted and used by Her Majesty's Forces, any university or by any public authority in Canada as an official mark for wares or services.

Clearly section 9(1)(n)(iii) contemplates the use of an official mark which a public authority has seen fit to adopt to be a use exclusive to that authority. The purpose of the Registrar giving public notice of the adoption and use of an official mark is to alert the public to that adoption as an official mark by the public authority to prevent infringement of that official mark. It does not, in

Comme je l'ai déjà dit, il faut rechercher l'intention du législateur dans le libellé de l'article 9 de la Loi.

L'article 9 interdit l'adoption à l'égard d'une entreprise, comme marque de commerce ou autrement, des marques qu'il précise.

En gros, il s'agit des armoiries, des écussons, des étendards, des drapeaux, des mots, des symboles, des emblèmes héraldiques, des signes, des insignes, etc. employés en liaison avec Sa Majesté, la famille royale, le gouverneur général, le gouvernement du Canada, les provinces du Canada et certains organismes publics nationaux ou étrangers nommément désignés. L'article 11 interdit l'emploi des marques dont l'article 9 interdit l'adoption.

L'interdiction d'adopter et d'employer comme marque de commerce ou autrement, une marque composée de l'un des emblèmes mentionnés à l'article 9 ou y ressemblant, a pour conséquence logique d'en réserver l'usage exclusif aux personnes ou aux organismes qui y sont précisés.

Tel est l'objet fondamental de l'article, tel qu'il ressort de son libellé.

Cela vaut également pour les armoiries, l'écusson ou le drapeau adoptés et employés par le Canada, une province ou une corporation municipale au Canada, lorsque ces entités demandent au registraire d'aviser le public de ces adoption et emploi. Le législateur a donc voulu leur en réserver l'usage exclusif, ce qui est la conséquence logique de l'interdiction.

Cela vaut enfin pour tout insigne, écusson, emblème ou marque adopté ou employé par l'une quelconque des Forces de Sa Majesté, une université ou une autorité publique au Canada comme marque officielle pour des marchandises ou des services.

Manifestement, l'article 9(1)(n)(iii) prévoit que lorsqu'une autorité publique a adopté une marque officielle, elle peut seule l'employer. En chargeant le registraire d'aviser le public de l'adoption et de l'emploi de cette marque officielle, il a pour objet de prévenir toute violation à cet égard. A mon sens, et pour les raisons que j'ai déjà exposées, il ne confère au registraire aucun pouvoir de contrôle.

my view, for the reasons previously expressed bestow upon the Registrar any supervisory functions.

I fully realize the consequences. A public authority may embark upon a venture of supplying wares and services to the public and in so doing adopt an official mark. Having done so then all other persons are precluded from using that mark and, as a result of doing so, on its own initiative, the public authority can appropriate unto itself the mark so adopted and used by it without restriction or control other than its own conscience and the ultimate will of the electorate expressed by the method available to it.

That, in my opinion, is the intention of Parliament which follows from the language of section 9 of the Act and that is the policy which Parliament, in its omnipotent wisdom, has seen fit to implement by legislation.

I do not understand what right a Court of justice has to entertain an opinion of a positive law upon any ground of political expediency. I think, when the meaning of a statute is plain and clear, the Court has nothing to do with its policy or impolicy, its justice or injustice. The legislature is to decide upon political expediency and if it has made a law which is not politically expedient the proper way of disposing of that law is by an Act of the legislature, not by a decision of the Court. If the meaning of the statute is plain and clear a Court has nothing to do but to obey it—to administer the law as the Court finds it. To do otherwise is to abandon the office of judge and to assume the province of legislation.

If the true intention of Parliament was not as I have found it to be so expressed in section 9 of the *Trade Marks Act* then the remedy lies in Parliament to express its true intention in clear and unequivocal language.

Oddly enough the Registrar seems to have considered all prior requests received by him under section 9(1)(n) to give public notice in a manner consistent with the conclusions I have reached. That is not conclusive of the matter and the fact that he considered the request of the appellant on a different basis is susceptible of the inference that he was wrong with respect to the prior requests made of him with which he complied.

Je suis pleinement conscient des conséquences qui en découlent. Une autorité publique se lance dans l'entreprise de fournir au public des marchandises et des services et pour ce faire, adopte une marque officielle. Après quoi, tout le monde se voit interdire l'emploi de cette marque. Ce qui revient à dire que, de sa propre initiative, elle s'approprie ladite marque sans aucune autre restriction ou contrôle que sa propre conscience et la volonté que le corps électoral exprimera éventuellement par les moyens dont il dispose.

Je pense que telle est là l'intention du Parlement qui ressort du libellé de l'article 9, et que telle est aussi là la politique que, dans son pouvoir souverain, il a jugé opportun de mettre en œuvre par voie législative.

Je ne vois pas de quel droit une cour de justice pourrait interpréter un texte pour des considérations de seule politique. A mon avis, lorsqu'une loi est claire, la Cour n'a pas à déterminer si elle est opportune ou inopportune, juste ou injuste. C'est au Parlement qu'il appartient d'en décider; si elle est inopportune, seule une loi peut y remédier et non pas une décision de la Cour. Si une loi est non équivoque, la Cour n'a qu'à s'y conformer, à l'appliquer. Agir autrement équivaut à abandonner les fonctions de juge pour assumer celles de législateur.

Si la véritable intention du Parlement n'est pas celle qui ressort de l'article 9 de la *Loi sur les marques de commerce*, c'est au Parlement qu'il appartient de remédier à la situation, de l'exprimer en termes clairs et non équivoques.

Chose curieuse, le registraire semble avoir adopté à l'égard de toutes les demandes qu'il a reçues antérieurement une attitude compatible avec mes conclusions. Il n'y a là rien de probant, et le fait qu'il ait agi différemment pour la demande de l'appellante pourrait tout aussi bien permettre de déduire qu'il avait eu tort de faire droit aux demandes précédentes.

In the *Trade Marks Journal* of October 18, 1978 the Registrar gave public notice under section 9(1)(n)(iii) of the adoption and use by the "Ministry of Finance" of the mark "CANADA SAVINGS BONDS".

Without concerning myself with whether the word "Ministry" was a clerical error and should read "Minister" and if not whether a "Ministry of Finance" exists bearing in mind that section 8 of the *Financial Administration Act*, R.S.C. 1970, c. F-10, provides that there shall be a department of the Government of Canada called the "Department of Finance" (not the "Ministry of Finance") presided over by the "Minister of Finance" and whether in the light of such circumstances an official mark was adopted and used by a public authority or if the request was made by a public authority I cannot conceive of a mark which is more clearly descriptive of the wares or services in association with which it is used or more indicative of their place of origin than the mark "CANADA SAVINGS BONDS" and so not registrable by virtue of section 12(1)(b) of the *Trade Marks Act* unless it be:

1. TVOntario, published by the Registrar in the *Trade Marks Journal* of February 15, 1978 at the request of The Ontario Education Community Authority,
2. BRITISH COLUMBIA GAMES published by the Registrar in the *Trade Marks Journal* of April 19, 1978 at the request of the Ministry of Recreation and Conservation for British Columbia,
3. NEPEAN in stylized print published by the Registrar in the *Trade Marks Journal* of May 17, 1978 at the request of the Township of Nepean,

and a host of others numbering in the hundreds.

In the examples I have given the public authority in the first two were emanations of provincial governments and were unabashed in the use of the names of the respective provinces which they were entitled to use anyway and were unabashedly descriptive of the services. The third is the name of the Township which is most certainly entitled to use its own name.

However these circumstances do not detract from the fact that if section 12 of the *Trade Marks Act* were applicable these "official marks" would not be registrable.

Dans le *Journal des marques de commerce* du 18 octobre 1978, le registraire a avisé le public, conformément à l'article 9(1)(n)(iii), de l'adoption et de l'emploi par le «*Ministry of Finance*» de la marque «*CANADA SAVINGS BONDS*» (Obligations d'épargne du Canada).

Sans m'arrêter à déterminer si le mot anglais «*Ministry*» est une erreur de copiste pour le mot anglais «*Minister*» et, dans la négative, s'il existe un «*Ministry of Finance*», alors que l'article 8 de la *Loi sur l'administration financière*, S.R.C. 1970, c. F-10, stipule qu'il y aura un ministère des Finances appelé en anglais «*Department of Finance*» (et non pas *Ministry of Finance*) dirigé par le «*ministre des Finances*» et si, dans ces circonstances, une marque officielle avait été adoptée et employée, ou une demande faite, par une autorité publique, je ne peux pas imaginer une marque qui donne une description plus claire des marchandises ou des services en liaison avec lesquels elle est employée et de leur lieu d'origine que la marque «*CANADA SAVINGS BONDS*», et par suite non enregistrable au titre de l'article 12(1)(b) de la *Loi sur les marques de commerce*, si ce n'est:

1. TVOntario publiée par le registraire dans le *Journal des marques de commerce* du 15 février 1978, à la demande du *The Ontario Education Community Authority*;
2. BRITISH COLUMBIA GAMES publiée par le registraire dans le *Journal des marques de commerce* du 19 avril 1978, à la demande du *Ministry of Recreation and Conservation for British Columbia*;
3. NEPEAN en impression stylisée publiée par le registraire dans le *Journal des marques de commerce* du 17 mai 1978, à la demande du canton de Nepean;

et des centaines d'autres.

Dans les deux premiers cas, les autorités publiques étaient des créatures de gouvernements provinciaux. Elles n'ont pas hésité à employer le nom de leur province comme elles en avaient le droit, et donnent une description on ne peut plus claire des services fournis. Dans le troisième, le nom est celui du canton concerné, lequel a certainement le droit d'employer son propre nom.

Toutefois, il n'en reste pas moins que si l'article 12 de la *Loi sur les marques de commerce* s'appliquait, ces «*marques officielles*» ne seraient pas enregistrables.

The same circumstances do not apply to the mark here in question with respect to which the appellant requests the Registrar to give public notice. There is nothing in it descriptive of the place of origin of the wares or services as there would be if there had been included with the word "Autoplan" such words or abbreviation as "British Columbia Autoplan" or "B.C. Autoplan". I would conjecture that the Registrar may have given public notice because to have done so would be consistent with the discernible pattern in previous requests to which he acceded. I take it that the reason for not doing so in this instance was that he did not consider the mark to be "official" with which conclusion I do not agree for the reasons already expressed on that issue.

From the documents on file in the Registrar's office transmitted to the Court under section 60 of the *Trade Marks Act* the Registrar was concerned with the effect the prohibition following upon the notification of the adoption and use of an official mark would have on trade marks registered in the normal manner with which the official mark conflicts. This particular issue is not before me but it appears evident to me that the normal commercial trade mark registered by a trader must defer to the official mark adopted and used by a public authority or like body because that is the legislative intent. The remarks I have previously made that if the true intent of Parliament was not expressed by the language employed in the section or if Parliament should conclude that the law is not politically expedient then the remedies as before mentioned lie with Parliament.

For the foregoing reasons the appeal is allowed and the matter is referred back to the Registrar for the necessary action.

In accordance with the usual practice in the case of an appeal from the Registrar of Trade Marks as stated by Thorson P. in *Wolfville Holland Bakery Ltd. v. The Registrar of Trade Marks* ((1963-64) 25 Fox Pat. C. 169) the appellant is not entitled to any costs although successful. The converse is equally so.

En l'espèce, la situation est différente. La marque que l'appelante demande au registraire de notifier publiquement ne comporte aucune description du lieu d'origine des marchandises ou des services, comme cela serait le cas si l'on avait ajouté au mot «Autoplan» des mots ou des abréviations tels que «British Columbia Autoplan» ou «B.C. Autoplan». Je suppose que le registraire aurait alors donné un avis public parce qu'une telle attitude aurait été conforme à celle qu'il a adoptée dans de précédentes demandes. Je pense qu'il a en l'occurrence agi différemment parce qu'il n'a pas considéré la marque comme «officielle», conclusion que je rejette pour les motifs déjà exposés.

Il ressort des documents versés à ses archives et qu'il a transmis à la Cour en application de l'article 60 de la *Loi sur les marques de commerce*, que le registraire était préoccupé de l'effet que l'interdiction consécutive à la notification de l'adoption et de l'emploi d'une marque officielle aurait sur les marques de commerce enregistrées normalement, avec lesquelles elle risquait d'entrer en conflit. Je ne suis pas saisi de cette question, mais il me semble évident que la marque de commerce ordinaire qu'un commerçant fait enregistrer doit céder le pas à la marque officielle qu'une autorité publique ou un organisme analogue emploie, parce que telle est là l'intention du législateur. Je le répète: si le libellé de l'article n'exprime pas la véritable intention du Parlement ou si ce dernier juge la loi politiquement inopportune, c'est à lui qu'il incombe d'y remédier.

Par ces motifs, j'accueille l'appel et je renvoie l'affaire au registraire pour qu'il prenne les mesures qui s'imposent.

Conformément à l'usage établi en ce qui concerne les appels d'une décision du registraire des marques de commerce, usage dont fait état le président Thorson dans *Wolfville Holland Bakery Ltd. c. The Registrar of Trade Marks* ((1963-64) 25 Fox Pat. C. 169), l'appelante n'a pas droit à ses dépens, bien qu'ayant eu gain de cause. Il en est de même pour la partie adverse.